

Fribourg : petite ville et grande cité (1157-1957)

Autor(en): **Pfulg, Gérard / Yerly, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **86 (1957)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FRIBOURG

petite ville et grande cité (1157-1957)

Prologue

Camarades de Romandie,

La ville de Fribourg fête, en cette année 1957, le huitième centenaire de sa fondation.

Prêtez attentivement l'oreille ! Penchez-vous sur le cœur de la Cité ! Ecoutez une histoire merveilleuse, aussi belle qu'une légende et digne de la vaillance de nos ancêtres, l'histoire d'une petite ville qui a joué un rôle important dans le passé de notre pays.

En ce jour mémorable, elle vous convie amicalement à feuilleter le Livre d'or de ses Annales, à partager sa fierté, sa joie et ses honneurs.

La naissance des villes suisses

Parmi les villes suisses, il en est qui remontent à l'époque romaine, Genève, Avenches, Soleure, Zurich.

Les Romains étaient des gens pratiques : agriculteurs, commerçants, hommes de loi, guerriers.

Pour consolider leur vaste empire, ils se préoccupaient surtout de bâtir des routes commerciales, des comptoirs, des villes de garnisons et de fonctionnaires.

D'autres villes ont grandi dans le voisinage de monastères célèbres : Saint-Gall, Einsiedeln, Sainte-Ursanne, Disentis.

Des moines viennent de la lointaine Irlande au VI^e et au VII^e siècle pour y prêcher le christianisme sous la protection des rois francs.

Ils y bâtissent des couvents qui devinrent des centres de vie religieuse et économique.

La plupart de nos villes ont été construites par les seigneurs qui possédaient notre pays au moyen âge : Zähringen, Kybourg, Habsbourg. Les habitations s'établirent auprès du château-fort, sur un point élevé, inaccessible, à l'abri des coups de main.

Le château est organisé pour soutenir, éventuellement, un siège de longue durée. En cas d'invasion, le peuple trouve refuge et protection dans les murs de la cité. C'est un monde à part.

Evocation historique, faite à Radio-Lausanne, dans le cadre des émissions scolaires, à l'occasion du huitième centenaire de la fondation de Fribourg, le mercredi 19 juin 1957. Le sceau du duc Berthold a été dessiné par le professeur Fernand Caille.

Les chevaliers y donnent de brillantes fêtes, des tournois. Ils y font vivre des artistes, des musiciens, des poètes et contribueront, de la sorte, à développer, épanouir la civilisation de l'époque qui était si fortement marquée par les entreprises guerrières, les manifestations de violence et de cruauté.

Dans nos régions, les bâtisseurs les plus réputés furent les ducs de Zæhringen : Fribourg, Berne, Morat, Yverdon, Thoune, Berthoud, Cerlier, Aarberg leur doivent l'existence.

Qu'était, en ce temps-là, le pays où devait prendre naissance Fribourg en Nuithonie ?



Le duc Berthold arrive en Nuithonie

La Nuithonie : une région noire et verte, creusée par une grosse rivière, qui s'appuie à une couronne de montagnes boisées et sombres. Obscure frontière des empires ! A perte de vue des forêts touffues, entremêlées de pâturages, de prairies et de champs, que la hache des paysans et des moines continue à défricher, pouce par pouce.

Charbonniers, pâtres, chasseurs, bûcherons logent dans les pauvres baraques, couvertes de bardeaux, de quelques hameaux perdus d'où s'effiloche, en spirale, un filet de fumée âcre : Belfaux, vers la Sonnaz, Marly, près de la Gérine, Tavel, entre la Sarine et la Singine, et, là-bas, tout au fond, Hauterive. Dans sa cachette marécageuse, l'abbaye d'Hauterive dresse son quadrilatère de murailles

claires d'où montent vers Dieu, dans le murmure des psaumes et l'encens de la prière, d'ardentes supplications.

De farouches seigneurs, enfin, gardiens des terres, des routes, des forêts et protecteurs des serfs, dominant ces parages. Leurs manoirs sont perchés sur d'inaccessibles rochers qu'enlace la Sarine. La tyrannie des grands leur pèse. Ils sont résolus à s'en affranchir bientôt.

Au cadran de l'histoire, les aiguilles mènent une sarabande fantasque. C'est l'heure des Zæhringen !

1152 ! En Forêt-Noire, dans les blondes et rêveuses Allemagnes, le donjon des Zæhringen érige, sous un ciel de plomb, sa dentelure ébréchée. Berthold IV vient de succéder à son père, Conrad. L'Empereur Frédéric Barberousse, rentré de la croisade Palestine où il a taillé en pièces les infidèles, lui a confié le gouvernement de la Bourgogne transjurane — notre Suisse romande — et des contrées, sises le long du Rhône, jusqu'en Méditerranée.

1157 ! Ulm se miroite dans les flots bleus du Danube. Entrevue du duc et de l'Empereur. Mauvais présages ! La noblesse bourguignonne et romande ne songe qu'à se révolter contre son suzerain. Sur l'ordre de son maître, Berthold partira dompter les turbulents sujets.

Un cortège interminable de guerriers en cuirasse, coiffés des heaumes pointus s'ébranle de la Germanie : de robustes gaillards à tignasse blonde, la moustache relevée en crocs, un visage d'airain qui respire la vengeance !

Les armures scintillent au soleil. Un écuyer, qui porte en bandoulière le carquois, précède la monture caparaçonnée, piaffant d'impatience, du valeureux duc de Zæhringen. Un lévrier, l'air mutin et résigné, arc-boute son corps efflanqué et étire ses longues pattes.

Les routes ne sont pas sûres ! On risque de se faire rançonner, dévaliser, d'y laisser sa peau, peut-être. On ne fera halte que chez des amis, de fidèles sujets de l'Empereur.

Rude entreprise ! Le duc y songe en chevauchant par les charrières bossuées et poussiéreuses, le front plissé, l'œil flamboyant. Que de difficultés à surmonter ! Pourtant, il se reprend bien vite. Un Zæhringen reculerait-il, comme une femme, devant le danger ? Redouterait-il une conjuration ? Un guet-apens ? qui sait, l'assassinat ?

Berthold et son escorte initient leur randonnée par les vallonnements arborescents de la Souabe, franchissent hardiment le Rhin à Bâle, coupent les chaînons bleutés du Jura, foulent au galop, de château en château, le dernier lopin de terre du duché d'Alémanie et s'engagent, fièrement, soucieux tout de même, dans les terres romandes.

Le mai joli pique de scabieuses les rares prairies qui bordent la piste et d'anémones les sous-bois moussus qu'anime de ses hoquets d'espérance le volage coucou. En avant, la barrière des Alpes scintille, telle une traîne de princesse, cependant qu'à l'ouest, toutefois, rampe

une écharpe de noirceurs et d'incertitude. Berthold presse la marche, il est insensible au sortilège de la nature. De temps à autre, il éponge son front, perlé de sueur, et absorbe furtivement une coupe de vin.

Ses yeux inquisiteurs fouillent l'horizon. On chemine par monts et par vaux. Sur les hauteurs, on fait halte pour scruter les environs. Parvenu au fond des vallées, l'on considère avec effroi les rocs hirsutes, sinistres, qui surmontent les collines. A quelques pas, sous la ramée, se dandine lourdement un ours grincheux, la gueule entrouverte.

Voilà que, soudain, devant lui, se creuse une vallée profonde, encaissée. Il fronce le sourcil, bombe le torse, et aborde, non sans inquiétude, son compagnon d'armes :

— Quel est ce torrent impétueux qui barre notre route ?

— La Sarine, Sire Berthold, limite des terres latines et alémaniques.

— C'est un obstacle sérieux ! En viendrons-nous à bout ?

— Oh ! Rassurez-vous ! Je m'en porte garant. Ces lieux me sont connus. De nobles vassaux, fidèles à l'Empereur, y ont, non loin d'ici, leur manoir : Englisberg est au couchant, Hattenberg paraît au sud, et, au loin, c'est le castel de Glâne. Ne serait-ce point l'endroit où vous souhaiteriez édifier votre château ?

— Mais, comment donc franchir la rivière ?

— Il se trouve, dans ces parages, là-bas au creux de la vallée, un passage.

— Vraiment ! Tu m'es de bon conseil !

Le soleil d'un printemps privilégié colle, au gros du jour, sa morsure de feu dans la transparence d'un air embaumé. L'escorte fait halte sur une éminence de terrain, à la lisière d'une haie de coudriers, parsemée de primevères et de pensées. Le duc descend de son coursier fougueux, laissant à découvert une selle de maroquin, enrobée d'un drap cramoisi où se détache, en noir, l'aigle à deux têtes des Zæhringen. Son escorte met pied à terre, détend ses membres engourdis dans la fraîcheur du gazon.

S'écartant du groupe, le duc, lui, promène ses regards jusqu'à l'horizon. Puis, braquant la vue sur un escarpement rocheux, s'exclame en se rengorgeant : « Par Dieu ! voilà l'endroit que je cherche. Cette esplanade surplombant la falaise que cerne, de trois côtés, la boucle olivâtre des eaux, peut devenir une place forte imprenable. Quelle magnifique tête de pont vers la Bourgogne !

Un sourire illumine sa face. Il contemple, surpris, le site étrange qui s'offre à lui : dans un cirque de rocaïlle et de bois, se dresse, à des centaines de pieds au-dessus de la rivière, un gigantesque promontoire. Des parois de molasse plongent à pic dans les eaux verdâtres.

Ragaillardi, il reprend résolument sa marche. Quelle forteresse il va bâtir sur ce rocher ! Un bastion germanique au seuil de régions latines !

Berthold accueille le Sire de Villars

Dans l'intervalle, le duc s'établit temporairement au château de Bourguillon.

Par un radieux soir de mai 1157, le pont-levis s'abaisse devant un fidèle sujet du duc, le sire Guillaume de Glâne.

— Soyez le bienvenu, excellent seigneur !

— Merci de votre obligeance.

— Je suis bien aise de vous rencontrer et de vous confier mes préoccupations. Puis-je m'entretenir avec vous en toute franchise du sujet qui me tient le plus à cœur ?

— Parlez ! Je vous écoute. J'aime la vérité et ne crains rien que la justice de Dieu !

— Il me parvient aux oreilles que les seigneurs de la Bourgogne, secondés par Monseigneur de Lausanne et ceux du voisinage, sont décidés à s'opposer par les armes à mon autorité et à secouer celle de Sa Majesté l'Empereur. Celui-ci m'a ordonné d'y porter remède immédiatement. C'est pourquoi je suis ici.

Il faut aller au plus pressé. Il y va du prestige de notre souverain et de votre couronne ducale.

— Dans cette grave circonstance, seriez-vous disposé à me prêter votre concours ?

— Oh ! Que ne ferais-je pour vous prouver ma fidélité !

— Grâce vous en soient rendues, gentil sire ! j'ai songé à créer, ici-même, de toutes pièces, une cité forte, une ville capable de tenir en respect et mâter, à l'occasion, toute tentative de révolte de la noblesse de Bourgogne transjurane.

— Le Ciel vous inspire !

J'entend aussi servir Dieu, notre souverain Maître, et lui édifier un temple digne de sa gloire. Cependant, puisque le futur emplacement touche à vos fiefs, je sollicite votre consentement et j'ai besoin de votre aide pour contruire cette église et dresser cette forteresse. Vous serez le bâtisseur de ma ville.

— Mes services vous sont d'ores et déjà assurés !

— Merci, loyal sire, Dieu vous le rende ! Je vous réserve, à ma Cour un emploi élevé, et, dans mon cœur, une amitié que rien ne viendra ternir !

En souvenir de mon oncle, la ville se nommera Fribor, Fribourg, ville libre.

— Voilà qui vous couvrira de gloire, illustre seigneur, et perpétuera votre nom dans la postérité.

I. Fribourg : Ville forte

Au moment où naissent, en Allemagne, Munich, en Russie, Moscou, Berthold IV de Zærhingen fait surgir de terre notre ville de Fribourg, cité forte, qui lui permettra d'affermir son autorité et de surveiller étroitement la noblesse romande, si frondeuse.

Il n'ignore pas tout cela, le duc, mais il a confiance dans son étoile. Il a fait ses calculs et ils jouent.

Il veut en outre s'assurer une source de revenus. Il comprend que la future ville, placée au carrefour des routes de Morat et de Lausanne, lui donnera la possibilité d'établir un marché, des péages, et d'en encaisser les droits. De faciliter, également, à mi-chemin, les communications entre Berthoud, centre de ses propriétés en Alémanie, et la Suisse romande.

A certains proches vassaux, il offre la sécurité qui leur manque, pendant que, pour diminuer leur influence, il introduit à Fribourg des campagnards qui, enrichis dans les affaires, deviendront bourgeois, chevaliers et de vaillants hommes de guerre.

Berthold n'agit pas à la légère : il consulte les nobles, envoie son intendant étudier, sur place, la disposition des lieux. Elle est décidément favorable à ses projets.

Dorénavant, il n'aura de repos que le bourg fortifié ne soit promptement érigé, sentinelle vigilante aux portes du Pays romand. Il rassemble son conseil de bâtisse, répartit la besogne entre les chefs d'entreprise et va implorer, au monastère voisin d'Hauterive, la bénédiction du Tout-Puissant.

... Surgit de l'abîme

La plateforme pierreuse, jusqu'ici déserte et silencieuse, où les pierriers alternaient avec la broussaille et la bruyère, s'anime, soudain, d'une vie étrange, comme si elle avait été touchée par la baguette magique d'une fée bienfaisante.

Tout le monde est à pied d'œuvre. Des ouvriers démarquent au cordeau le contour du quadrilatère à remplir. Il a la forme d'un rectangle irrégulier de 340 m. de long et 180 de large, qui s'étrécit à l'ouest, et subdivisé en 45 parcelles inégales, de 36 m. sur 12, où il y a l'espace suffisant à loger 7 à 8 habitations. En signe de possession, on hisse, au milieu des vivats, le fanion du duc.

De l'ouest à l'est (de la Place du Tilleul au Stalden), les maisons de bois sont réparties sur deux rues parallèles, reliées entre elles par deux ruelles de traverse.

Sur les soubassements de tuf on plante des cases de bois, recouvertes de bardeaux, à un étage, en saillie, afin d'abriter, dessous, les passants.

Au début, tout au moins, car Fribourg a mis plus de vingt ans à prendre corps, ces maisonnettes sont assez distantes pour enclorre des écuries, des étables, des poulaillers, des jardins. Les angles de l'emplacement sont consolidés par de puissants ouvrages.

La rue principale où résident commerçants, épiciers, boulangers, merciers, sert de marché. C'est la Grand-Rue actuelle, dénommée plus tard Rue des Riches.

Dans la rue secondaire s'élèvent l'église et la maison de justice (Hôtel de Ville). Alentour, s'étend un enclos commun destiné aux animaux.

Sur le côté ouest, non protégé par la Sarine, le duc campe son donjon carré, pareil au château de Thoune, la Tour de Bourg ou d'Autriche, avec ses dépendances, son enceinte et le pont-levis qui l'unit au quartier.

Et voilà que, sur la forteresse qui résonne du vacarme de la marmaille et du caquetement des volatiles, la nuit étend son voile de noirceur et d'inconnu.

Falot en main, le guetteur de nuit lâche d'une voix caverneuse la formule coutumière : écoutez, Messieurs, ce que je vais vous dire : il a frappé neuf heures, éteignez la lumière serrez les portes et que Dieu et la Vierge vous gardent !

Tout dort ! Sur le roc immobile, frappé de stupeur et ouaté de brouillard, seuls trouent encore l'obscurité, quelques flammèches vacillantes des brûlots à poix. Sous le croissant de la lune aboie un chien vigilant. Une écharpe de moiteur housse la rivière babillarde où, de ci, de là, s'attardent barques et radeaux et se meurt l'écho d'un pipeau de berger. La Sarine presse maternellement sur son sein le nouveau-né prédestiné qui gigote dans son berceau et hâte son sommeil au rythme d'une plainte monotone : *O ma Sarine, ô ma belle rêveuse...*

II. Fribourg : Ville libre

Le duc Berthold accorde à ses sujets des libertés qui sont les privilèges les plus importants des nouveaux bourgeois. Ils choisiront, à leur gré, le maître d'école, le percepteur d'impôts, les portiers, les fonctionnaires, les magistrats et le curé.

La communauté est formée d'hommes libres, tandis qu'à la campagne, les paysans sont attachés au sol.

Petit à petit, la population du bourg se groupera en associations professionnelles ou abbayes : bouchers, merciers, drapiers, avec leurs maîtres et leurs compagnons, leurs règlements, leurs traditions de travail soigné et d'honnêteté.

Berthold qui doit être constamment en voyage pour surveiller ses possessions, cède une partie de son autorité à un chef local, élu par les bourgeois, l'avoyer, assisté, plus tard, par quatre bannerets.

Que manque-t-il encore à Fribourg ? Une bannière. Une aventure fournira au duc l'occasion de la lui donner.

LE DRAPEAU NOIR ET BLANC

Un jour, dans son logis, le duc ivre d'action, restait songeur. Il lui faut le grand air, le mouvement, l'imprévu. Il a grande envie de partir en chasse. Les méchants nuages qui masquent le Guggisberg l'en empêcheront-ils ?

Botté, carquois et gibecière garnis, il s'enfonce dans l'épaisseur des forêts singinoises. Déambulant dans les sous-bois, il s'achoppe, aux pierres, se fait des entorses et se meurtrit aux ronces des fourrés.

Vers le soir, le ciel s'assombrit, le vent souffle en rafale, une plainte immense, étranglée de sanglots, secoue les frondaisons en délire, un rideau de pluie pose son écran gris sur le Guggisberg, s'avance, bondit, balaie l'air, de grosses gouttes crépitent, elles redoublent. Il pleut à verse.

Son pourpoint déchiré, son bicorné à plumes de geai, dégoulinent ; l'eau clapote dans ses chaussures à poulaine. Le tonnerre gronde, les éclairs plaquent des arabesques souffrées sur la nue, d'un noir encre. Il erre sous la fûtaie, dense et aveugle, il a froid, il frissonne, l'inquiétude le prend. Du regard il fouille en vain l'horizon fermé. Pas d'éclaircie ..

Tout à coup, clignote au loin un lumignon fumeux. Le cercle orangé se distend, grandit, une lumière poisseuse se dessine. Serait-ce une habitation ? Il respire à nouveau. Poursuivant son chemin, voilà que, dans une étroite clairière, adossée à un remblai buissonneux, s'offre à lui une cabane de charbonniers.

Nerveusement, il cogne à la porte disloquée, toc, toc. Rien ne bouge. Il se rembrunit. Toc, toc. De l'intérieur, une voix aigrette répond :

- Qui est là ?
- Un voyageur en peine.
- Un vagabond, un hors-la-loi ?
- N'ayez crainte ! C'est un brave homme, surpris par l'orage.
- Bonne Vierge, gardez-nous ! — Entrez !
- Bonsoir, bonnes gens ! Il fait bien mauvais !
- Un temps de chien !
- Je suis content d'être à l'abri.
- Vous êtes mouillé, bien mouillé, approchez-vous du foyer :

Le chasseur retire sa veste et se chauffe au brasier. Le vent déchaîné hurle à faire peur.

— Impossible de retrouver son chemin par une nuit si noire ! Impossible de rentrer ce soir ! Nous n'en pouvons plus. Auriez-vous une couche pour la nuit ?

— Si vous n'êtes pas trop exigeant... vous savez... nous sommes pauvres.

La maîtresse du logis étend à terre, près du chaudron, barbouillé de suie, que rougit un brasier croulant, un sac à charbon, bourré de feuilles sèches. Le duc, fourbu, s'y précipite lourdement. Par-dessus, elle jette une serpillière, poudreuse de farine. Bientôt, notre hôte improvisé dort les poings fermés, ronflant comme un soufflet de forge.

Le lendemain matin, le chant du coq et le claquement de la faux l'éveillent en sursaut. D'un bond, il se lève, ingurgite un bol de lait chaud, ajuste son équipement, remercie ses bienfaiteurs et reprend, alertement, le chemin du retour.

Derrière, tout penaud, marche Arnold, son compagnon, les paupières gonflées d'insomnie.

— Maître, vous êtes tout noir par derrière.

— Et tout blanc par devant... A quelque chose malheur est bon ! J'ai trouvé les couleurs de mon drapeau : le noir et le blanc.

C'est ainsi, dit la légende, que Fribourg conquiert sa bannière.

III. Fribourg : Ville industrielle

Fribourg devint rapidement un centre d'industries fort prospères. Des tanneries, des ateliers de tissage, transformaient les peaux et les laines que leur fournissaient les villages voisins, adonnés à l'élevage du bétail.

A Fribourg, le marché se tient le samedi à la Grand-Rue. Les campagnards, accourus de 4 à 5 km. à la ronde, à pied, y apportent dans leurs corbeilles, fruits, légumes, laitages, laine, peaux de moutons et de bovidés, graines de chanvre et de lin, tabac, noix, miel.

Très tôt, pour alimenter ses industries, implantées d'abord dans les bas-quartiers et la vallée du Gottéron, Fribourg aura un pressant besoin de matières premières en provenance de l'étranger : laine, coton, soie, fer, cuivre. Il fallut faire face à des besoins plus nombreux, des goûts plus raffinés. Impossible, désormais, de se contenter du modeste marché intérieur.

Les commerçants fribourgeois se répandront au dehors, en France, en Allemagne, en Italie, pour en importer : le sel de Franche-Comté, les vins des côteaux du Léman et de France, les olives du Midi, le fer, le drap écru d'Allemagne, les étoffes teintées d'Italie et, par Gênes, Venise, encens, épices, parfums, tapis d'Orient.

C'est dans les foires internationales de Nüremberg, Lyon, Milan, Strasbourg, Barcelone, que nos marchands en gros exposaient cuirs,

draps, faux, fromages. Chez nous, il s'en tenait à Saint-Gall, Bâle, Zurich. Les deux plus courues étaient celles de Zurzach et, avant tout, de Genève. Lorsqu'au milieu du XV^e siècle, cette dernière sera sérieusement concurrencée par Lyon, les drapiers fribourgeois auront perdu un débouché intéressant : leur industrie ira vers le déclin.

La batellerie de Fribourg

Alors, la Sarine était navigable : Fribourg avait un port à la Lenda, des bateliers, un petit chantier naval.

Peu nombreux — 4 ou 5 — les bateliers ne forment pas comme à Berne et Soleure une corporation. Ils entrent dans les abbayes des tanneurs de l'Auge et des chamoiseurs de la Neuveville. Avec elles, ils se lient par un contrat de 10 ans et travaillent à leurs risques et périls. A leurs moments de loisirs, ils fabriquent des embarcations plates de 40 pieds de long et 12 de large, avec lesquelles ils voguent, le jour, sur la Sarine, en suivant, avec une halte au péage de Wangen, le cours de l'Aar., pour remonter, ensuite, de Zurzach, le Rhin, et atteindre Bâle et l'Alsace.

IV. Fribourg : Ville religieuse

Fribourg fut successivement un gué, une place forte, ceinte de remparts, avec un marché, une ville libre, le centre commerçant et industriel du pays. Elle fut aussi une cité religieuse.

Durant le XIII^e siècle, la ville des Zæhringen se peuple d'églises et de couvents. Cette époque c'est le temps glorieux de saint Louis et des grandes cathédrales de France, construites en style gothique. Dans toutes ces églises, prédomine l'ogive, double ligne qui se rapproche de la verticale, s'élève aussi haut que possible. Elle figure l'esprit religieux qui se détache de la terre pour s'élancer vers le ciel.

Les moines cultivent la terre, manient le pinceau et le ciseau, enluminent des missels, recopient des manuscrits, étudient et prient.

Le plus vénérable monument religieux de la capitale est sans contredit la Cathédrale de Saint-Nicolas. Berthold IV avait, précédemment, édifié au Bourg un modeste sanctuaire roman, dédié à saint Nicolas de Myre et consacré, en 1182, par Roger de Toscane, évêque de Lausanne. Mais il est bientôt insuffisant et l'on projette de construire un édifice plus vaste, selon le mode français, celui qu'on appellera, plus tard, style gothique. La construction, entreprise dès 1283, dura plus d'un siècle et il fallut attendre le XV^e siècle avant que ne fût achevée la gigantesque tour de 80 m. de hauteur qui domine la Cité.

Cette église donne une impression de foi robuste et loyale. L'intérieur, austère, est enrichi et agrémenté de statues de pierre et de bois,

de splendides verrières, d'une grille en fer forgé, des fonts-baptismaux et d'une chaire, toute en dentelles, qui est un bijou d'art.

La ville ne cesse de grandir. Elle acquiert de vastes territoires. Finalement, après les guerres de Bourgogne, elle fut admise, en 1481, grâce à l'intercession de saint Nicolas de Flue, au carillon des cloches, dans la Confédération suisse.

Le passé de Fribourg est inscrit dans ses édifices religieux, dans les élégantes façades des maisons gothiques et des demeures nobiliaires, dans les tours centenaires, les remparts couverts qui grimpent comme des chats autour de la ville primitive, dans les fontaines sculptées qui jasant dans les rues, dans les ponts inférieurs, houssés de lichens qui enjambent la Sarine.

Aux XIX^e et XX^e siècle, une ville nouvelle, confortable et bruyante, aux édifices modernes à 5 ou 6 étages, a surgi, tout à côté de l'ancienne, sans nuire à cette vieille ville qui constitue *l'ensemble gothique le mieux conservé de toute la Suisse*.

Fribourg : petite ville, grande cité

C'est en effet une modeste ville de 32 000 âmes qu'un promeneur attardé parcourt de bout en bout en une heure et dont la vie se concentre toute entière dans deux considérables artères de circulation, convergeant à la Gare, du Tilleul de Morat et de Pérolles.

« Fribourg, proclame Gonzague de Reynold, n'est qu'une petite ville mais elle est une grande cité. La Suisse n'est qu'un petit pays, mais elle est une grande nation. Ce qui fait d'une petite ville une grande cité, d'un petit pays une grande nation, c'est l'esprit, c'est l'âme... la volonté de faire de grandes choses et de ne pas demeurer peureusement médiocre devant les grands événements. »

La vocation de Fribourg est de maintenir et accroître, intact, le trésor de la vérité chrétienne, valable en tout temps et en tout lieu qui anoblit les actes, en apparence les plus insignifiants, de l'existence et donne aux individus et aux nations leur raison d'être.

Sa mission ? Faire fructifier ce trésor et le répandre, généreusement, jusqu'aux extrémités du monde.

Et c'est la noble tâche que s'est assignée l'Université, catholique et internationale, de Fribourg, « logée comme une reine », disait Mgr Besson, sur son belvédère, trait d'union entre les morts et les vivants, concilier et réconcilier les contraires, unir, en s'adaptant aux temps nouveaux, dans un même élan d'amour, de charité et à la lumière de la Foi, tous les peuples de la terre, sans distinction de races, de religions et de nationalités.

GÉRARD PFULG
ROBERT YERLY